

RODEZ

DE PLACE EN PLACE



VILLES
& PAYS
D'ART &
D'HISTOIRE

PARCOURS



Rodez Centre-ville

- 1 Place Eugène-Raynaldy / 2 Place de la Cité / 3 Place du Bourg / 4 Place de l'Olmet
- 5 Places Emma-Calvé & François-d'Estaing / 6 Place Foch / 7 Place d'Armes / 8 Foirail

f Fenestras

La place est un espace découvert environné de bâtiments. Le terme est issu du latin *platea*, qui dans l'Antiquité, désigne un lieu d'une importance alors majeure, au rôle à la fois politique, religieux et économique. À Rodez, le forum du I^{er} siècle après J.-C. était un des plus vastes du sud de la Gaule, allant de l'actuelle place de la mairie jusqu'à la place de la Cité.

Au Moyen Âge, les places sont des espaces d'activités déterminantes pour le développement des villes grâce aux marchés et foires, mais on peut également y rendre la justice et exécuter des sentences. Certains équipements communs comme des puits ou des fontaines s'y trouvent également. Du fait de la pression foncière, les places médiévales de Rodez sont exiguës, à l'image de la place de l'Olmet, pourtant le centre économique de la ville. Elles bénéficient parfois des emplacements vierges de constructions d'anciens cimetières, comme place du Bourg, place Adrien-Rozier ou encore au chevet de la cathédrale. À partir du XVII^e siècle, on crée en France des places avec une vocation esthétique, en offrant des perspectives sur des monuments d'exception et en suscitant parfois des programmes immobiliers pour les monumentaliser. Rodez faillit avoir sa place royale au XVIII^e siècle, extérieure à la ville à l'ouest de la cathédrale, mais l'espace, dévolu aux rassemblements militaires, deviendra la place d'Armes. Il faut attendre le XVIII^e siècle puis les destructions découlant de la Révolution pour que les places soient plus nombreuses en ville, dégagées progressivement par la démolition d'édifices ou occupant les emprises de cloîtres disparus, comme au sud de Saint-Amans (place des Toiles).

Au XIX^e siècle, la création d'une statuaire commémorative est favorisée dans l'espace public. La création des « fenestras » le long des boulevards est ainsi accompagnée d'un programme de sculptures de personnalités locales. Les fontaines sont également les supports de groupes sculptés ou de statues allégoriques. De nombreux squares agrémentent alors la ville et les places elles-mêmes sont plantées d'arbres.

L'avènement de l'automobile modifie profondément la fonction de ces espaces au XX^e siècle. Ils sont alors le plus souvent dévolus au stationnement, quand ils ne deviennent pas de simples ronds-points.

Aujourd'hui, les places sont des espaces traversés mais non vécus, sauf les jours de marché ou à l'occasion d'événements ponctuels. Les nappes minérales héritées de « l'urbanisme de dalle » des Trente glorieuses, peinent à devenir des espaces constitutifs de la vie urbaine, et demeurent souvent bien stériles une fois débarrassées des voitures.

Place Eugène-Raynaldy 1

La place située devant l'hôtel de ville prend son aspect actuel dans les années 1990. À cette époque, des fouilles mettent au jour les vestiges du très vaste forum (près de 140 mètres de long) du I^{er} siècle après J.-C., lieu où l'on débattait des affaires de la cité et où étaient traitées les affaires commerciales. Un temple occupait son centre.

Au Moyen Âge, à l'emplacement de la mairie, s'élevait l'hôpital du Pas, fondé au XII^e siècle entre Bourg et Cité et au nord, du côté de la Cité, le couvent des jacobins à partir du XIII^e siècle.

Après plus de cinq siècles d'activité, l'hôpital du Pas est fermé au XVII^e siècle, lors de la création de l'hôpital général (rue Combarel). Les bâtiments sont alors cédés à l'évêque pour la création du premier grand séminaire en 1681. Au XIX^e siècle, la construction d'un nouveau séminaire (l'actuel collège Fabre) entraîne l'abandon du bâtiment, qui deviendra la « maison du peuple ». La municipalité lance un concours d'architecte en 1930 pour transformer le bâtiment en vue d'y installer la mairie. Mais finalement l'ancien séminaire est détruit au profit de la construction d'un nouvel édifice. La guerre ayant perturbé les travaux, la mairie est achevée seulement dans les années 1950.

L'ancien couvent des jacobins, quant à lui, avait été transformé en caserne, dite Sainte-Catherine, en 1844 après la démolition d'une partie des bâtiments conventuels et de l'église. Au milieu du XX^e siècle, les archives départementales, l'école Gally et la bibliothèque municipale sont abritées dans deux ailes de l'ancienne caserne.

En 1882, avait été construit un marché couvert sur la place. Vaste nef largement vitrée, il ne remporta pas un vif succès et entre 1912 et 1920 il est transformé en terminus du tramway avant d'être démoli dans les années 1930.

La place, dite du Marché-Couvert, devient la place Eugène-Raynaldy en 1947, en hommage au maire issu des rangs de la gauche radicale. Député, sénateur, ministre et maire de Rodez de 1925 à 1935, il avait continué la modernisation de la ville de Rodez, entamée sous son prédécesseur Louis Lacombe.

Dans les années 1990, la rénovation de l'hôtel de ville, du comité communal d'action sociale, de l'immeuble Sainte-Catherine et du musée Fenaille, la construction de la médiathèque et plus loin de l'école de musique, encadrent la place d'un ensemble de bâtiments voués aux services publics et à la culture. Une fontaine évoque par son dessin et son implantation le temple du forum de la ville antique.



Le marché couvert construit dans les années 1880

© CARTO-CLUB AVEYRONNAIS



L'hôtel de ville rénové dans les années 1990

© PHOTOThÉQUE VILLE DE RODEZ

Place de la Cité 2

La Cité de Rodez est la partie nord de la ville, dont l'évêque est le seigneur au Moyen Âge. Elle se développe autour de deux pôles : l'ensemble cathédral (cf. page 12) et la place. Au débouché des deux rues provenant de la porte de l'Embergue, porte principale de la ville jusqu'au XVIII^e siècle, la place de la Cité est un lieu de passage obligé pour les marchands et les visiteurs pénétrant à Rodez.

À l'époque médiévale, elle comporte des constructions, dont une vaste bâtisse au centre, l'officialité, où le représentant de l'évêque rend la justice en son nom. S'y trouvait également un poids public au rez-de-chaussée d'un bâtiment construit sous l'égide des consuls en 1409.

À l'étage de l'immeuble du Grand Café, une fenêtre à colonnette couverte par deux arcs en grès rose témoigne de l'existence de grandes maisons aux façades en pierre aux XIII^e et XIV^e siècles. À l'angle de la rue de Bonald, subsistent, bien visibles, les piliers maçonnés qui portaient l'encorbellement des façades en pan-de-bois de la maison. Les façades en encorbellement de la place, comme des deux rues de Bonald et l'Embergue, ont en effet été presque toutes reculées et reconstruites, comme celle-ci, entre le XVI^e et le XIX^e siècle. Dans la rue de l'Embergue en particulier, on fait procéder à leur démolition avant le passage de François I^{er} en 1533 pour que le cortège royal ne s'en trouve pas gêné lors de son passage et bénéficie de davantage de lumière.

Aujourd'hui, le paysage monumental de la place date essentiellement du XIX^e siècle, avec des immeubles résidentiels cossus aux rez-de-chaussée commerciaux dont l'hôtel de Coignac (office du tourisme) construits dans un style néo-classique sobre mais monumental.

L'immeuble construit par la famille Balard au tournant des années 1930-1940 avec son architecture discrètement Art déco se distingue dans cet ensemble et inscrivait à l'époque le siège social de l'entreprise dans la modernité grâce à un dessin de façade fait de formes géométriques simples autour de la saillie d'une travée en bow-window.



Le marché du samedi

© D. VIET



La place de la Cité à la Belle Époque

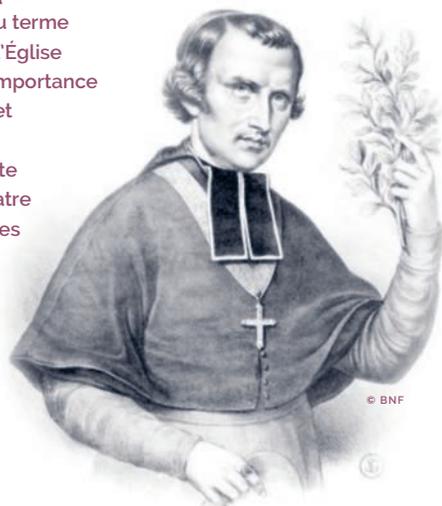
© CARTO-CLUB AVEYRONNAIS

Statue de Monseigneur Affre, 1874

Les statues de Monseigneur Affre à Rodez et à Saint-Rome-de-Tarn, sa commune de naissance, sont réalisées en bronze à partir d'un modèle de Jean-Auguste Barre, sculpteur parisien renommé sous le Second Empire. Après avoir mené de brillantes études, le jeune Denys Affre s'engage dans la voie ecclésiastique et rentre au séminaire de Paris. Archevêque de Paris au terme de sa carrière, il entend conserver l'indépendance de l'Église vis-à-vis du pouvoir. Très tôt il prend conscience de l'importance des problèmes sociaux, si bien qu'à sa mort il fait l'objet d'un véritable culte populaire.

Le 27 juin 1848, alors qu'une insurrection ouvrière éclate contre la fermeture des ateliers nationaux, plus de quatre cent barricades s'élèvent entre les insurgés et les forces de l'ordre. Mgr Affre perd alors la vie, touché par une balle tandis qu'il tente d'apaiser les deux camps. C'est dans ses derniers instants que le sculpteur l'immortalise ici : les bras dressés, rameau d'olivier à la main, il appelle à la réconciliation.

La statue est offerte par la famille pour être érigée place de la Cité en 1874.



© BNF



La place du Bourg refaite par l'architecte J.-M. Wilmotte en 1997

© TOUS DROITS RÉSERVÉS



© RODEZ AGGLOMÉRATION

Buste de Blazy Bou dit « Lebon », 1900

Ce buste en bronze de Denys Puech rend hommage à un tailleur né à Rodez en 1778. Formé au métier par son père, tisseur de draps, Blazy Bou fait fortune à Paris sous le patronyme de « Lebon ».

À sa mort en 1846, Lebon lègue tous ses biens à la ville de Rodez, à condition que cette somme bénéficie à ceux en ayant le plus besoin.

Ainsi, pendant près d'un siècle, ce legs profite aux anciens et aux orphelins de la ville.

Ce buste fait partie des sculptures épargnées sous l'Occupation, la municipalité l'ayant retiré de son emplacement quelques années auparavant.

Place du Bourg 3

La Cité était le noyau urbain originel de Rodez, contre la cathédrale. Avec l'installation du comte au XI^e siècle à proximité de l'église Saint-Amans, un second pôle de la ville se développe. L'église avait été bâtie sur le lieu d'inhumation du premier évêque de Rodez dont elle prit le nom. Le cimetière médiéval, déployé progressivement autour de l'église, était très étendu vers le nord. C'est donc dans son emprise que la place du Bourg est établie. Elle est pourvue de diverses constructions au XIV^e siècle : un puits, un pilori, et un bâtiment abritant le mazel, pourvu de neuf tables de bouchers. En 1310, le comte autorise la surélévation du bâtiment qui abrite les mesures, dites « pierre foirail », pour accueillir la maison consulaire (hôtel de ville). L'évêque tente alors de freiner les constructions sur la place, pour gêner le développement du Bourg, mais une enquête prouve que les inhumations ont cessé depuis un certain temps dans cet endroit du cimetière et qu'il peut être considéré comme désaffecté.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, la place du Bourg s'impose comme un haut lieu de résidence bourgeoise. Les petites parcelles médiévales sur les côtés de la place sont alors rassemblées pour édifier des maisons imposantes. Leurs façades semblent être construites en pierre, alors que celle-ci n'est qu'un placage accroché à la structure en pan-de-bois dont la légèreté permet de donner aux étages des encorbellements importants pour gagner de l'espace habitable dans les intérieurs.

Peu à peu, le centre de la place est dégagé et nivelé, pour « *l'ornement de la place et pour la commodité des foires qui s'y tiennent* ». En 1792, elle est rebaptisée place de la Liberté après que l'on y ait planté l'arbre symbolique.

En avril 1793, on dresse une guillotine durant quatre mois face à la pierre foirail. La « tour de Nattes », maison-tour remontant peut-être à l'époque romane est détruite en 1885 pour dégager la rue menant vers l'actuelle place de la mairie.

En 1904, un bassin surmonté d'un groupe de sculptures de l'artiste Vernhes est inauguré pour commémorer la captation des eaux du Lévezou alimentant la ville en eau potable. Le groupe sculpté en bronze est fondu par les Allemands durant la Seconde Guerre mondiale.

Place de l'Olmet 4

Située au nord de l'église Saint-Amans, la place de l'Olmet tient son nom de l'ormeau, symbole du pouvoir comtal, planté en son centre au Moyen Âge. Cette petite place était en effet à l'époque médiévale le lieu de représentation du pouvoir et d'exercice des fonctions de justice du comte et le centre d'une activité commerciale prospère dynamisée par les quatre foires annuelles de Rodez.

Du côté de Saint-Amans, s'étendait le palais comtal, pourvu d'une tour et jouté d'une halle aux draps. À cette époque, une porte marquait le haut de la rue du Bal, principale entrée dans le Bourg depuis la campagne.

Sur le côté est de la place, une vaste demeure aristocratique fut construite au XIII^e siècle certainement par un proche du comte. Les étages de la façade conservent des vestiges médiévaux visibles : la maçonnerie en grès rose et les restes des arcs des fenêtres. Leurs propriétaires à la fin du Moyen Âge, les Masnau, font de cet édifice l'hôtellerie de la Fleur de Lys.

Les foires place de l'Olmet attiraient en effet de nombreux marchands étrangers à la ville, qui avaient besoin d'un hébergement proche de la place et de la halle dans laquelle ils étaient tenus par le comte de vendre leurs draps. L'activité d'hôtellerie était ainsi devenue une opportunité d'enrichissement supplémentaire pour les propriétaires des environs, le plus souvent également marchands. Sur la place et dans son environnement, ce sont les maisons et hôtelleries de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance qui sont le mieux conservées. Elles témoignent de la prospérité des marchands établis à cet emplacement privilégié, quartier le plus peuplé au Moyen Âge et lieu de résidence des négociants les plus aisés.

La plus célèbre d'entre elles est la maison dite d'Armagnac, demeure construite par Hugues Daulhou, issu d'une famille de marchands originaire d'un village près de Laguiole. Le commanditaire, marchand accompli, faisait des affaires jusque dans les villes de Toulouse et de Lyon. Il fait construire là un hôtel particulier, avec plusieurs corps de bâtiments autour d'une cour, dans le style de la première Renaissance. Au XIX^e siècle, des érudits ruthénois ont vu à tort dans les profils en médaillon sculptés sur la maison la représentation des comtes de Rodez, famille d'Armagnac depuis le XIV^e siècle.



La maison dite d'Armagnac construite dans les années 1530

© CRT OCCITANIE - D. VIET



Portrait d'Emma Calvé
© TOUS DROITS RÉSERVÉS

Places Emma-Calvé & François- d'Estaing 5

Si l'on est aujourd'hui habitué à apprécier le dégagement des abords de la cathédrale, il s'agit d'un état récent. Au Moyen Âge, la cathédrale est le centre d'un ensemble de plusieurs édifices regroupés dans une clôture appelée à Rodez le « Tour Notre-Dame » : un baptistère, la maison du chapitre, le palais épiscopal, l'église Saint-Pierre-le-Doré... Deux cimetières créaient déjà des espaces préservés de constructions. Du côté du chevet, le cimetière Pauc ou la Pesse, où le chapitre distribuait des aumônes connues sous le nom de la Pièce occupait l'emplacement de la place d'Estaing, et au sud, le cimetière Notre-Dame était devant la maison capitulaire, l'actuelle place Adrien-Rozier.

Au XIX^e siècle, remises et granges jouxtent l'édifice religieux, au point que l'un des propriétaires, vers 1840, demande réparation à l'État pour les dommages causés par l'eau ruisselant des gargouilles de la cathédrale sur son hangar. Mais les édiles ruthénois, encouragés par l'élan hygiéniste de l'époque et les prémices de mise en valeur du patrimoine, vont peu à peu libérer les abords de la cathédrale en commençant par la démolition de la porte médiévale Saint-Martial au nord.

En 1906, le sculpteur Denys Puech, au faite de sa gloire, propose à la ville une dotation financière et une grande partie de ses œuvres pour la construction d'un musée des Beaux-Arts. Après avoir réfléchi à différents emplacements, la municipalité choisit d'implanter le futur musée à côté du chevet de la cathédrale, et confie la conception à l'architecte ruthénois André Boyer. La municipalité acquiert la maison dite Bertrand, située entre la rue du Terral et la place d'Estaing, afin d'établir le musée à cet emplacement.

Cependant, la grande cantatrice aveyronnaise Emma Calvé s'oppose à la construction du musée à cet endroit. Elle prône l'aménagement d'une place permettant de dégager le chevet de la cathédrale et d'en admirer l'architecture. Elle appuie ses arguments par un don de 20 000 francs à la Ville si le conseil renonce à cet emplacement.



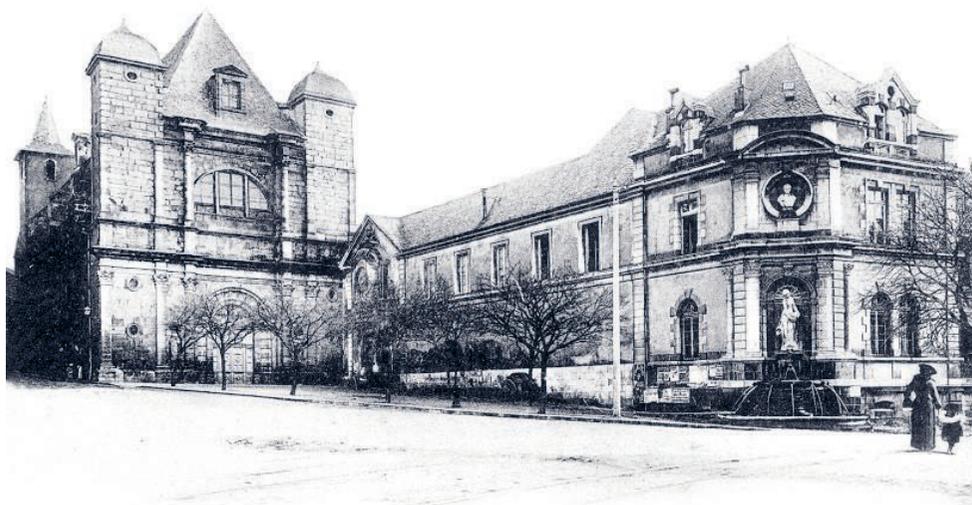
Une sanguine de Tristan Richard (1875-1954)
© TOUS DROITS RÉSERVÉS

Place Foch 6

En 1562, pour appuyer le mouvement de la Contre-réforme à Rodez, l'évêque Georges d'Armagnac confie la création du collège de Rodez aux jésuites. Ils entreprennent d'abord la construction de la chapelle dont les tribunes, la façade flanquée de tours et la silhouette élancée font écho à l'architecture médiévale, comme souvent dans les constructions françaises du XVII^e siècle. La construction débute en 1581, mais les travaux ne s'achèvent qu'en 1642. Les voûtes en bois peint des chapelles de la nef, réalisées dans les années 1640, sont particulièrement remarquables, tout comme le retable monumental du chœur. Les architectes, tailleurs de pierre, maître maçons, ou encore les charpentiers et peintres étaient pour la plupart des membres de l'ordre, ce qui contribue à la singularité du chantier dans la ville. Les deux statues de la façade de l'église sont un ajout postérieur puisqu'elles ont été réalisées par François Mahoux en 1867. Elles ont longtemps été identifiées comme des représentations d'Ignace de Loyola et saint François Xavier, fondateurs des jésuites, mais des historiens ruthénois proposent d'y voir saint Thomas d'Aquin et Bossuet, pourfendeurs historiques de l'ordre.

Les différents bâtiments abritant les salles de classes, le réfectoire et les dortoirs sont organisés autour d'une grande cour centrale aux pieds de la tour Maje, l'un des rares vestiges de l'enceinte médiévale de la ville.

Après l'expulsion des jésuites en 1762, l'établissement devient collège royal, impérial puis lycée national. Au sortir de la Première Guerre mondiale, le lycée est baptisé du nom d'un de ses illustres élèves : le maréchal Ferdinand Foch, représenté en profil dans un médaillon par Marc Robert pour orner l'entrée principale. En 1965, le lycée Foch est transféré rue Vieussens, à l'emplacement de l'ancien asile de Paraire, dans des locaux plus spacieux et mieux adaptés. L'ancien lycée accueille alors les services de la Préfecture. Les cours de récréation devenues une esplanade prennent le nom de place Foch, la placette devant l'église est quant à elle rebaptisée du nom du peintre ruthénois Tristan Richard.



L'ancien lycée Foch et l'église des jésuites

© CARTO-CLUB AVEYRONNAIS



Statue de la Naïade de Vors ou Fontaine Gally, 1882

Cette fontaine est le résultat d'un concours organisé par la ville en 1879, pour célébrer l'adduction des eaux de Vors à Rodez une vingtaine d'années auparavant. Elle était à l'origine adossée à l'entrée de l'ancien lycée Foch (vers le boulevard) et a été déplacée, en 1975, après les travaux de rénovation de la place.

À son emplacement d'origine, elle était surmontée d'un buste de François Gally qui, après avoir effectué sa carrière dans la banque, se consacra à l'agronomie dans sa propriété près de Flavin et finança une partie du projet d'adduction d'eau depuis Vors.

L'ensemble était mis en valeur dans une travée monumentale à l'angle de deux ailes du lycée vers le boulevard.

Inaugurée le 14 juillet 1882, la statue en marbre représente une naïade, divinité grecque des sources et rivières. Il s'agit de la première œuvre publique de Denys Puech, grand prix de Rome et sculpteur officiel de la III^e République.

© CARTO-CLUB AVEYRONNAIS



La façade ouest de la cathédrale

© PHOTOTHÈQUE RODEZ AGGLOMÉRATION

Place d'Armes 7

Au milieu du XVIII^e siècle, est lancé l'aménagement de la future place d'Armes « à l'endroit où aboutissent tous les grands chemins » : l'embranchement par La Primaube à la nouvelle route royale entre Montauban et Millau et le contournement de la ville pour la route d'Espalion. Jusque-là, l'entrée principale de la ville était au nord, à la porte de l'Embergue, elle se trouve dorénavant à l'ouest. Il importe alors de conférer à cet endroit une allure qui corresponde à son nouveau statut. Les consuls songent même à harmoniser les constructions qui l'entourent, mais Rodez n'aura pas sa « place royale ». Les décombres de l'église Saint-Amans en reconstruction servent au nivellement, qui n'est pas achevé lorsque survient la Révolution. Alors que la démolition en 1825 de la porte Saint-Martial entraîne la réfection de la rue du Terral, la place ressemble encore à un « *amas informe de pierres* ». Les édifices liés au développement des transports sur ces routes majeures pour Rodez viennent cependant progressivement la border tels la première poste (actuelle Trésorerie Générale) et pour les voyageurs l'hôtel du Midi de Michel-Prospér Biney, puis le café Riche et l'hôtel Le Broussy, le café des Colonnes...

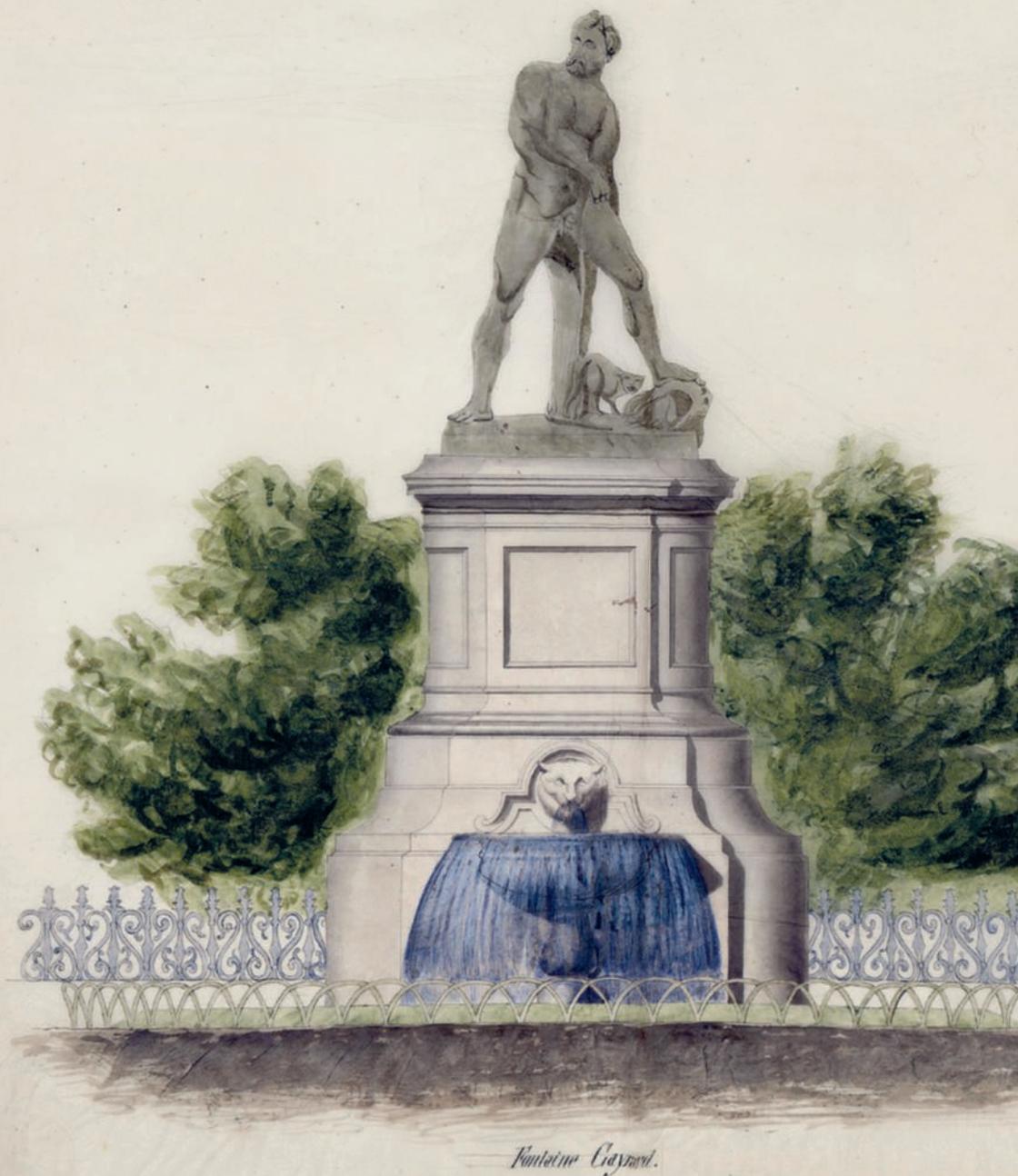
Au milieu du XIX^e siècle, un mur est édifié pour soutenir une grande terrasse en fer à cheval avec un grand escalier vers le foirail. L'effet de cette lourde bâtisse déplut rapidement aux Ruthénois qui la baptisèrent « Fort Ferraguet », du nom de l'ingénieur à l'origine du projet. Le niveau de la place est finalement arasé pour créer un square en pente douce. Une statue colossale de Samson, œuvre du sculpteur Raymond Gayraud, y est inaugurée en 1861. Elle est déplacée vers le foirail pour laisser place au « monument de la Victoire » (cf. page 19) inauguré le 28 juin 1925.

L'avènement puis le développement de l'automobile nécessitant l'élargissement des voies, de square d'agrément, puis lieu de commémoration, la place d'Armes devient un carrefour.

L'esplanade est totalement dégagée pour « réhabiliter la silhouette de la cathédrale » en 1974, puis le pavement est repris et des plantations bordent la place depuis 2012, accompagnant la métamorphose de la ville avec la construction du musée Soulages.



La place d'Armes
dans les années 1970
© TOUS DROITS RÉSERVÉS



Une aquarelle de la statue de Samson, inaugurée en 1861

© ARCHIVES DÉPARTEMENTALES

Monument aux morts, 1923

Dès la fin de la Première Guerre mondiale, la ville de Rodez souhaite ériger un monument en l'honneur des quatre cent cinquante Ruthénois morts lors du conflit. Le lieu choisi est celui de la place d'Armes, à l'emplacement de la statue de Samson tout en conservant le jardin arboré qui l'entoure.

L'artiste Denys Puech offre ses services gratuitement à la municipalité. Quatre années sont nécessaires pour l'édification, tant l'enjeu commémoratif est important et suscite des débats.

Le sculpteur opte pour une victoire seule pour un effet « grandiose », plus empreint de gloire que de deuil.

La Victoire en bronze est entourée de deux colonnes monolithes de cinq mètres de haut, couronnées par une guirlande végétale, le tout sur un piédestal où sont inscrits les noms des « enfants victorieux ».

La Victoire écrase l'aigle germanique et brandit une couronne de lauriers. Mais l'emplacement du monument et la disparition des arbres attisent la polémique. On reproche à la sculpture et ses colonnes blanches de jurer avec le grès rose de la cathédrale et surtout de briser la perspective de l'avenue.

Denys Puech essuie de nombreuses critiques, alors qu'il aurait lui-même préféré placer son œuvre dans le jardin public. Son vœu sera finalement exhaussé en 1974, avec le déplacement de son œuvre au jardin public où elle est fixée sur un piédestal plus sobre, à l'occasion du réaménagement de la place.

Quarante ans après, à la faveur d'un nouveau déplacement à l'entrée du jardin, un socle en acier corten est installé, où figure la liste des soldats décédés lors des deux conflits mondiaux.



Le monument de la Victoire

© J.-M. COSSON



La place d'Armes dans les années 1970

© TOUS DROITS RÉSERVÉS

Le foirail 8

De tous temps, l'emplacement du foirail à Rodez a été un secteur exempt de construction, en marge de la ville. À l'époque gauloise, le site est voué à des pratiques culturelles, puis à l'époque romaine il sert de nécropole. Au Moyen Âge et à l'époque moderne, les foires à bestiaux se tiennent au Foirail et au pré de la Conques, plus au nord.

Dès la fin du XVII^e siècle, le foirail est planté d'ormeaux en quinconce afin de ménager de belles promenades ombragées. À l'extrémité ouest, la vaste esplanade conserve sa vocation de lieu de foire et de marché aux bestiaux. Au XIX^e siècle, l'espace est dégagé afin de laisser place aux manœuvres d'entraînement militaire.

Progressivement, le jardin est agrémenté de statues de Raymond Gayrard, Denys Puech, André Deluol... et dans les années 1880 d'un kiosque à musique afin d'accueillir les sociétés musicales ou l'harmonie militaire. Pour choisir un parti architectural, la Ville examine alors ce qui se faisait ailleurs : Béziers, Pau et Nevers sont citées en exemple. Le modèle le plus répandu est retenu : un soubassement polygonal surélevant le plancher et abritant une remise pour les chaises et le mobilier, une couverture portée par des colonnes et une charpente en fonte, un plafond en bois et une couverture en zinc. L'élégance de la structure tient aux supports graciles et à la légèreté des ferronneries ouvragées. Des lyres et des blasons aux armes de la ville ornent les angles de la toiture. Rapidement, les formations musicales municipales s'y produisent : la Lyre ruthénoise, la Société philharmonique, les Sonneurs ruthénois et la Diane rouergate.

En 1925, la ville cède une partie du talus du foirail pour construire en ce point très fréquenté un établissement pour le loisir s'ouvrant sur l'esplanade. Ce lieu, communément désigné comme un casino, n'en était pourtant pas un ; des lois de 1919 puis 1931 ne permettaient pas d'en ouvrir hors de Paris, sauf dans les stations balnéaires et thermales. Le « casino » de Rodez, appelé lors de son ouverture « Grand Café du jardin » et édifié par André Boyer était davantage une salle de concerts et de jeux, où se pratiquait notamment le billard. Il est devenu le restaurant « Le kiosque ».



© J. GILBERT

Monument du Centenaire, 1889

Ce monument a été érigé à l'occasion du centième anniversaire de la Révolution française sur la place du Bourg alors baptisée place de la Liberté. François Mahoux, sculpteur ruthénois, qui a notamment formé Denys Puech et Marc Robert, remporte alors le concours lancé par la municipalité. Il dessine un obélisque, dont l'une des faces comporte un piédestal pour un buste de Marianne. Raillée, la statue se voit même vandalisée au moment de son déplacement au foirail en 1896 pour laisser place au buste de Blazy Bou dit Lebon. La municipalité choisit finalement de retirer la Marianne et de surmonter l'obélisque d'une statue de Mathurin Moreau, une allégorie de la Liberté brandissant son flambeau pour éclairer le monde, dans l'esprit des Lumières. Important sculpteur du XIX^e siècle, il a collaboré avec les Fonderies du Val d'Osne pour produire de nombreux modèles d'objets décoratifs et de statues répandus en France et à l'étranger.



L'enlèvement, 1937

Cette sculpture haute de plus de deux mètres est une œuvre originale d'André Deluol, né à Valence, en 1909. Contrairement aux sculpteurs de son temps, il pratique la taille directe qui consiste à travailler la matière sans croquis ou modèle préalable, tenant ainsi compte de la forme originelle du bloc. Lauréat de nombreux prix, il passe les dernières années de sa vie à Saint-Germain-en-l'Herm où il ouvre, en 1988, son propre musée « Le Temple du Soleil ». L'œuvre a été achetée par l'État en 1937.

Les fenestras

Au XIX^e siècle, lors de l'aménagement du « tour de ville », des squares sont constitués afin de préserver des vues sur la campagne environnante. Ils sont comme autant de fenêtres ouvertes d'où leur dénomination de « fenestras ».

L'existence du boulevard résultait du démantèlement de l'enceinte urbaine et de son fossé à partir du XVIII^e siècle. L'historien ruthénois Alexis Monteil vantait à cette époque les promenades de la ville et « *de superbes terrasses dominant les prairies verdoyantes qui s'étendent depuis les murailles jusqu'à la rivière* ». Progressivement les fortifications des portes de ville avaient disparu. La limite entre la ville et la campagne n'était plus marquée par le mur de l'enceinte mais par de petits parcs urbains dominant le paysage environnant, établissant un lien entre l'entité urbaine et les grands paysages.

À chaque square correspond le nom d'une personnalité ruthénoise dont la mémoire est honorée par un buste ou une statue.

Le square Monteil, boulevard Belle-Isle, s'ouvre sur la façade nord de Rodez, dominant l'église du Sacré-Cœur. Au centre, trône la statue de l'historien Amans-Alexis Monteil, sculptée par Denys Puech en 1889. Denys Puech a fait le choix de représenter Monteil en pleine réflexion, assis et entouré de livres, mettant ainsi à l'honneur son activité d'historien.

Plus loin, en haut de la rue Saint-Cyrice, le square Bonnéfé offre une très belle perspective sur l'entrée nord de Rodez et sur Layoule. Il conserve un buste du médecin réputé pour sa grande générosité et son implication dans la vie locale. Ce bronze est l'œuvre du sculpteur ruthénois Louis Bertrand, auteur du tombeau de Monseigneur Francqueville, conservé à la cathédrale.

Le square de la Boule d'or est également dénommé square Eugène-Viala, du nom du poète, peintre et graveur aveyronnais. C'est à Denys Puech, l'un de ses plus proches amis que l'on confia la réalisation de ce buste en bronze.

Enfin, dernière fenêtre sur la façade sud-ouest de la ville, le square François-Fabié donne à voir les plateaux du Ségala. C'est à l'occasion de l'inauguration de la foire-exposition du pays rouergat, le 11 juin 1933, que fut dévoilé le monument dédié au poète, œuvre de Marc Robert. Pour lui rendre hommage, le sculpteur avait laissé de côté l'idée d'une statue, lui préférant un monument, plus apte à célébrer la pensée et la sensibilité de l'Aveyronnais. Sur un des côtés, un pâtre, figure essentielle de l'œuvre de François Fabié, est accompagné de ses brebis. De l'autre côté, figés dans la pierre, un laboureur et ses deux bœufs. Enfin, en souvenir du Rouergue si cher au cœur du poète et conformément à ses volontés, Marc Robert lui érige un buste « *simple et tourné vers le Ségala* », sur lequel il pose son regard à jamais.



La statue d'Alexis Monteil
de Denys Puech

© RODEZ AGGLOMÉRATION



Le monument
à François Fabié
de Marc Robert

© P. SOISSONS

REMERCIEMENTS : le Carto-club aveyronnais,
la famille de T. Richard, la famille de J. Dhombres, Sybille Ferrand,
J.-M. Cosson, les archives départementales de l'Aveyron, Ville de Rodez.

RÉDACTION : Diane Joy, Yann Launay, Jean-Philippe Savignoni,
Marion David, Direction du patrimoine de Rodez agglomération.

Photographie de couverture : © D. Viet - CRT Occitanie

PARCOURS

Rodez agglomération appartient au réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire. Le ministère de la Culture et de la Communication, direction générale des Patrimoines, attribue le label Villes et Pays d'art et d'histoire aux collectivités locales qui animent et valorisent leur patrimoine. Il garantit la compétence des guides-conférenciers et des animateurs de l'architecture et du patrimoine et la qualité de leurs actions. Des vestiges antiques à l'architecture du XX^e siècle, les villes et pays mettent en scène le patrimoine dans sa diversité. Aujourd'hui, un réseau de 180 villes et pays vous offre son savoir-faire sur toute la France.

À proximité, en région Occitanie : Bastides du Rouergue, Millau, Mende en Gévaudan, Cahors, Figeac, Montauban, Lodève, Pézenas... bénéficient de l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire.

LE SERVICE DU PATRIMOINE

Le service du patrimoine mène l'inventaire et l'étude du patrimoine du territoire de Rodez agglomération, participe à sa conservation et développe des actions de médiation autour de l'architecture, du patrimoine et des paysages.

POUR DÉCOUVRIR LE TERRITOIRE

www.patrimoine.rodezagglo.fr

INFORMATIONS ET RÉSERVATIONS

Visites et conférences : office de tourisme 05.65.75.76.77

Visites et ateliers scolaires : 05.65.73.83.96

Courriel : service.patrimoine@rodezagglo.fr

